

**BULLETIN D'INFORMATION**

**21<sup>ème</sup> année - n° 67**

**Juillet 2003**

**SOMMAIRE**

**Décès de  
Mohammed Dib**

(P. et R. Le Baut — G. Basset)

**Colloques passés et à venir**

Albert Camus et les écritures du XX<sup>e</sup> siècle  
(Université de Cergy-Pontoise — novembre 2001)

Albert Camus et les écritures algériennes  
(Lourmarin - octobre 2003)

Albert Camus et l'art  
(Schwabinkademia - Irsee - novembre 2003)

IV<sup>e</sup> colloque de Poitiers

**Le roi serait-il nu ?**

**Bibliographie**

**Travaux universitaires**

**Manifestations**

**Vu, lu, entendu**

**Lu sur le Web**

"Dialogue sur la mort"  
Constantin Amariu/ Manuel de Dieguez  
(Combat - janvier 1960)

Albert Camus et Augustin.  
Cas de peste à Oran.

**Annuaire électronique**

**Nouvelles adhésions**

**Changements d'adresses**

## M o h a m m e d D i b

(21/7/1920 - 2/5/2003)

Mohammed Dib, ami de longue date, lecteur de notre Bulletin dans lequel nous l'avons souvent cité pour ses relations amicales avec Albert Camus (<sup>1</sup>), vient de mourir à La Celle-Saint-Cloud, près de Paris. Ses obsèques s'y sont déroulées dans la simple intimité familiale et amicale. On pouvait y remarquer, entre autres, la présence de Mohamed Ghoulmi, Ambassadeur d'Algérie en France, d'Hervé Bourges, Président de l'année de l'Algérie en France et de son ami l'écrivain Jean Pélégri.

La presse, tant algérienne que française, a très élogieusement évoqué son oeuvre, que ce soit *El-Moudjahid*, *La Tribune*, *Le Matin*, *Liberté*, *Le Quotidien* en Algérie, *Le Monde*, *Le Nouvel Observateur*, *La Croix*, *l'Humanité* à Paris, d'autres encore certainement. Des hommages lui ont été rendus à la Bibliothèque Nationale d'Alger dès le 4 mai, puis au Café littéraire de l'Institut du Monde Arabe à Paris le 13 juin et sur les ondes de France Culture le 25 juin 2003, au cours de la soirée de solidarité avec l'Algérie.

Camus et Dib s'étaient connus aux rencontres de Sidi Madani en 1948. Ils s'étaient retrouvés à Paris, en 1952, lorsque Mohammed Dib y vint pour la publication de son premier roman, puis dans l'appartement du 29 rue Madame, où Camus avait tenu à lui faire connaître la chambre monacale qui lui servait de bureau, et au cours de promenades amicales jusqu'en 1956.

La noblesse de son caractère, la dignité et la discrétion dont il ne s'est jamais départi, ont été appréciées par ceux qui ont eu le privilège de l'approcher. Quant à sa qualité de poète écrivain, elle est manifeste tout au long de son oeuvre, riche de plus d'une trentaine de titres, depuis *La Grande maison* (1952), jusqu'à ce *Simorgh*, publié en février 2003, qui montre l'épanouissement de son talent et de sa pensée.

R. et P. Le Baut.

- 1- Entre autres Bulletins 1995, p.121, 199; 1997, p. 17, 3940; 2000, p. 68; 2001, p. 3-5, 6, 43; 2002, p. 35; 2003, p.23.
- 2 - Mohammed Dib a reçu les Prix de l'Union des écrivains algériens, de la Francophonie, de l'Académie française, de la Ville de Paris, ainsi que le Prix Mallarmé.
- 3 - Ses oeuvres seront prochainement rééditées en format "poche" aux éditions de *La Différence*.

## Mohammed Dib ou le métier à tisser les mots.

Évoquant le 13 novembre 1958 lors de sa conférence à *l'Algérienne*,<sup>1</sup> sa fierté d'appartenir à une « école d'écrivains algériens », Camus soulignait qu'elle comprenait autant de noms arabes que de noms français et avançait que tous les écrivains algériens avaient ainsi contribué à construire l'Algérie de demain.

Si du côté français, Camus mentionnait Jules Roy, Emmanuel Roblès et Gabriel Audisio, il citait explicitement trois noms du « côté arabe » : Mouloud Mammeri, Mouloud Feraoun et Mohammed Dib. Par ailleurs Jean Déjeux affirme que « Camus avait rédigé sur Mohammed Dib quelques réflexions confiées au romancier lui-même ».<sup>2</sup>

Dib, qui vient de s'éteindre dans la discrétion, à l'image de sa vie, le 2 mai 2003 était le dernier témoin vivant de cette génération.

De son côté, Mohammed Dib avait rendu hommage à Camus par un texte (d'écriture ramassée) qu'il lui avait consacré dans la revue oranais *Simoun*, au lendemain de sa mort (numéro « Camus l'algérien », n°31, juillet 1960). « Camus est arrivé dans un monde en ruine au goût de cendres et de soleil, où l'homme n'est même plus un survivant mais l'ombre même de l'homme d'Hiroshima ». Au témoignage d'Olivier Todd, Mohammed Dib qualifiait Camus d'« écrivain algérien » au cours de son intervention en 1995 au Centre Culturel Algérien à l'occasion d'une soirée en hommage à Rachid Mimourti.

Albert Camus et Mohammed Dib avaient tous deux participé aux rencontres de Sidi Madani en mars 1948.<sup>3</sup>

Si tous deux figurent en 1950 et en 1951 dans des numéros différents au sommaire de la revue *Soleil* publiée à Alger (Dib dans le numéro 1, Camus dans le numéro 6), c'est au fronton de la revue *Terrasses*, qu'ils se retrouvent encore, dans ce numéro unique paru à Alger en juin 1953 sous la direction de Jean Sénac, numéro qui claque comme un étendard dans le vent pour affirmer son identité. Albert Camus ouvre le numéro par la prépublication de « Retour à Tipasa ». Le texte de Mohammed Dib « Les hommes sans vocation (I) » vient juste après. Et la quatrième de couverture vient opportunément rappeler que le premier livre publié de Dib, *La grande maison*, qui obtint le prix Fénéon en 1953 parut dans la collection *Méditerranée* dirigée aux éditions du Seuil par Emmanuel Roblès.

Ce n'est pas le lieu de présenter en détail l'oeuvre de Dib, cette « remarquable trajectoire créatrice »,<sup>4</sup> dans laquelle la poésie occupe une place de choix et est souvent méconnue. « Je suis essentiellement poète et c'est de la poésie que je suis venu au roman, non l'inverse », affirmait-il. Son oeuvre a déjà pris et prendra peu à peu sa place qui est grande.

Dans l'hommage de son souvenir, comment ne pas rappeler les mots par lesquels Camus à *l'Algérienne* définissait cette école d'écrivains : une certaine force de vivre, une certaine terre, une manière d'aborder les hommes ?

Guy Basset

<sup>1</sup> Cf. la diffusion de cette émission sur France Culture, nuit du 25 novembre 2002.

<sup>2</sup> Cf. Jean Déjeux, *Mohamed Dib écrivain algérien*, Sherbrooke, Québec, Editions Naaman, 1977, p.43.

<sup>3</sup> Cf. Jean Déjeux, « Les rencontres de Sidi Madani (Algérie) (janvier-mars 1948) », *Revue de l'Orient musulman et de la Méditerranée*, n°20, 2eme semestre 1975, p.1 68.

<sup>4</sup> L'expression est de Chritiane Achour, in *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, Paris, Bordas, 1990, p.58.

## Colloques passés et à venir.

À l'Université de Cergy-Pontoise (Centre de recherche Texte/Histoire), en collaboration avec la S. E.C., s'est tenu, du 22 au 24 novembre 2001, un colloque consacré à

### Albert Camus et les écritures du XXe siècle.

Les Actes viennent d'en être publiés en un fort et beau volume (384 p., 22 €) Artois Presses Université, 9 rue du Temple BP 665 — 62030 Arras Cedex). Les maîtres d'oeuvre en sont **Christiane Chaulet-Achour et Bernard Mouralis**. Dans la présentation de ces textes, **Jacqueline Lévi-Valensi** note que ce colloque se place sous le double signe de la continuité et de l'ouverture :

*« Continuité, parce qu'il se situe dans le prolongement des travaux menés depuis le colloque de Cerizy-la-Salle, qui, en 1982, était le premier à se tenir en France, et a vu naître la Société ; c'est donc depuis vingt ans qu'en France — mais aussi souvent à l'étranger —, ont eu lieu de nombreuses rencontres centrées sur un aspect précis de la pensée et des écrits d'Albert Camus : la politique, le théâtre, le lyrisme, la philosophie, l'Europe, la Méditerranée, par exemple ; ou bien, à l'occasion de leur cinquantenaire, sur L'Etranger ou La Peste ou encore sur Le Premier homme peu de temps après sa publication.*

*Continuité parce que beaucoup d'entre nous poursuivent ici des parcours commencés en Algérie, et souvent à la Faculté des Lettres de l'Université d'Alger, où Camus lui-même avait fait ses premiers pas.*

*Continuité enfin parce que les participants à ce Colloque appartiennent à des générations différentes, témoignant ainsi de la transmission féconde d'une fidélité et d'une passion.*

*Mais aussi ouverture : les oeuvres de Camus sont ici abordées dans leur relation à l'autre, au Maghreb, en particulier, mais également à d'autres mondes européens, à d'autres continents, à d'autres écrivains, à d'autres écritures. L'originalité des approches proposées ne s'énonce pas cependant en termes d'opposition, mais sous le signe, bien, camusien, du dialogue. Camus ne pratique pas le « ou » de l'exclusion, mais le « et » de la prise en charge, en toute conscience, des contradictions : le « et » de la tension entre L'Envers et l'Endroit des choses et des êtres, entre L'Exil et le Royaume où vivent et meurent les hommes. C'est peut-être pourquoi son oeuvre est à la fois singulière et universelle, classique et pourtant si moderne, tenant un « langage clair » et gardant ses énigmes, née « dans la chair et la chaleur des jours » et porteuse d'une véritable mythologie, qui nous parle, simultanément de la tragédie de la vie et du bonheur de vivre, qui nous apprend l'émerveillement et la lucidité. Une oeuvre ancrée dans les fureurs de son temps, et qui reste d'une étonnante actualité. Les réflexions de L'Homme révolté — dont ce colloque marque aussi le cinquantenaire — sur la terre et le terrorisme, sur le refus de légitimer le meurtre ou d'accepter qu'on le légitime, sur la justice et la liberté qui se limitent l'une par l'autre, sur le « midi cela pensée » qui au-delà du nihilisme prépare les renaissances semblent avoir été écrits pour nous en ce début de XXIe siècle. ... Elles nous renvoient à l'histoire la plus immédiate.*

*Comment en ces journées consacrées à Camus, ne pas évoquer le drame que vit l'Algérie, si présente pour beaucoup d'entre nous, ce pays magnifique, déchiré et meurtri de tant de façons ? Il n'est pas certain que Tipasa, même au printemps, soit encore « habitée par les dieux ».*

*Mais Camus ne cesse de nous dire qu'il y a en l'homme quelque chose qui échappe aux violences de l'histoire et qui refuse de mourir, et que ce sont les artistes qui témoignent de cette part irréductible : les artistes, les écrivains, les écritures. Peut-être pouvons-nous alors placer ce dialogue entre les oeuvres sous l'égide d'une phrase qui résume le bonheur grave de la création : « Ecrire, ma joie profonde ».*

Ont contribué à ce colloque (dans l'ordre des interventions) :

**Christiane Chaulet-Achour, Daniel Delas, André Abbou, Roger Dadoun, Pierre Grouix, Bertrand Murcier, Mourad Yéllès, Franck Wilhelm, Jorge Calgeron, Jacques Le Marinel, Jason Herbeck, Mustapha Trabelsi, Hélène Rufat, Okivier Salazar-Ferrer, John Oswald, Zohra Bouchentouf-Siagh, Virginie Lupo, Brigitte Sândig, Bernard Mouralis, Jean Pruvost, Emmanuel Fraisse, Danielle Marx-Scouras, Bouba Tabti-Mohammedi, Amina Azza-Bekkat, Negin Daneshvar-Malevergne, Martine Mathieu-Job, Jean-Jacques Gonzales.**

Les **Rencontres méditerranéennes de Lourmarin** organisent, pour leur XXeme anniversaire, deux journées consacrées à Albert Camus, les 10 et 11 octobre 2003 :

### "Albert Camus et les écritures algériennes. Quelles traces?"

En outre une exposition consacrée à Albert Camus et les jeunes écrivains algériens sera présentée à la salle d'exposition de la Bibliothèque Anne-Marie Chapouton durant les mois de juillet et août 2003. Elle réunira ouvrages, manuscrits, correspondances, témoignages photographiques pour informer un large public sur la diversité de la littérature algérienne contemporaine, son originalité, ses choix et ses approches thématiques.

« *Quelles traces subsiste-t-il d'une vie et d'une œuvre témoignant d'un indestructible attachement à la terre natale et marquées au sceau d'un universalisme salué par le prix Nobel ? Des années de guerre à celles d'aujourd'hui, la position des intellectuels algériens — journalistes, essayistes et écrivains — a oscillé entre le rejet pour les positions du citoyen refusant l'expulsion ou la marginalisation de sa communauté dans une nouvelle configuration politique et la séduction jamais démentie pour une écriture faisant vibrer au plus sensible une Algérie que chacun ressentait comme sienne. Dans ce contexte passionnel et politique de la décolonisation, toute phrase venant de Camus prenait valeur symbolique et permettait aux uns et aux autres de le vilipender ou de le reconnaître. Bien des arguments vengeurs ont été alors émis dont se sont emparés les adversaires d'une francophonie prétendument destructrice de l'identité algérienne.*

*Pourtant, depuis quelques années, à la faveur d'une distance prise, d'un r&examen des textes et de la situation qui ne cesse de bouleverser la terre d'Algérie, des intellectuels algériens, de plus en plus nombreux, semblent avoir entrepris une démarche de réappropriation d'une œuvre, la revendiquant comme partie intégrante de leur patrimoine culturel. Dans le climat de violence et d'intolérance cohabitant avec une soif de dignité et de liberté, la verticalité lumineuse de « la pensée de midi » peut apporter sa contribution à l'avancée d'une parole insurgée contre toute forme de totalitarisme. Poète tellement proche de Camus, René Char ne nourrissait-il pas ainsi l'espoir, aux temps les plus sombres d'un pays meurtri : « Nous sommes dans l'inconcevable, mais avec des repères éblouissants » (1941) ? »*

*Christiane Chaulet-Achour et Jean-Claude Xuereb.*

Les intervenants prévus pour les deux journées d'octobre sont :

**Christiane Chaulet-Achour** [Université de Cergy-Pontoise] : *Albert Camus et les intellectuels algériens : fraternité littéraire, tensions citoyennes,*

**Alek Baylee Toumi** [University of Wisconsin] : *lecture publique de sa pièce inédite "Albert Camus : entre la mère et l'injustice" et débat,*

**Nourredine Saadi** [Université de Douai - Artois] : *Camus et l'actuel de l'Algérie : nostalgie de ce qui n'a pas eu lieu?,*

**Maïssa Bey** [professeur,- écrivain, auteur de *Nouvelles d'Algérie*],

**Abdelmajid Kaouah** [Poète] : *Albert Camus : une obsession algérienne : marques et ratures,*

**Jean-Jacques Gonzalès** [Professeur de philosophie] : *intervention sur l'écriture de Camus et «l'exil absolu»),*

**Jean-Claude Xuereb** [Poète] : *Le Mythe d'al-andalous et les écrivains algériens,*

**Émile Témime** [Université de Provence, auteur d'*Un rêve méditerranéen*] : *A propos de «Misère de la Kabylie". Écrits des années trente et quarante,*

**Naget Khadda** [Université de Montpellier, auteur de *Mohammed Dib, cette intempestive voix recluse*]

**Aziz Chouaki** [écrivain]

**Annie Cohen** [écrivain].

**Heintz Robert Schlette** nous signale qu'un **Colloque** se tiendra à la Schwabin-akademie d'Irsee (Klosterring 4 - D - 87660 - près d'Augsbourg) du vendredi 14 novembre 2003 au soir au dimanche 16 midi, à l'occasion du 90 anniversaire de la naissance d'Albert Camus (7 novembre 1913) sur le thème :

*«Albert Camus et l'Art».*

Après l'accueil et le dîner, le vendredi à 18 heures, **Annemarie Pieper** présentera le thème du colloque et **Heinz Robert Schlette** traitera de "L'artiste et son temps".

Le samedi matin **Oliver Kremer** traitera de "L'esthétique de Camus à travers ses Carnets", **Martina Yadel** de "L'esthétique de l'instant chez Camus et «le moment figé»" et **Brigitte Sângig** de "«La tragédie en veston, Le théâtre et les acteurs pour Camus".

L'après-midi sera consacré à "Camus et le stade esthétique de Kierkegaard" par **Urs Thurnherr**, "«Homo creator» :La pensée de creton' chez Camus et chez Nietzsche" par **Annemarie Pieper** et "L'art du travail journalistique" par **Rupert Neudeck**.

Le dimanche matin **Horst Wernicke** traitera de "L'esthétique du dialogue dans les Discours" et **Maurice Weyembergh** de "Littérature et silence".

Au cours d'un colloque qui se tiendra à **Nancy** les 30/09 et 1-2 et 3/10 2003 à Nancy, sur le thème de « **La peur de l'autre** », **Jean Sarocchi** fera une communication sur «*Les peurs de Camus*».

Les **Actes du 4e colloque international de Poitiers** (27-29 septembre 2001e) sont parus sous le titre : « **Albert Camus :L'enfance et la Mort** ». Lionel Dubois - Amitiés Camusiennes. Prix du livre : 7 , + 1 € de frais d'envoi pour la France et 2 € hors France. Pour commander, adresser un e-mail à « [sisyphe\\_2000@yahoo.fr](mailto:sisyphe_2000@yahoo.fr) ».

## Le roi serait-il nu ?

Nous recevons très souvent de la part de nombreux membres de la S.E.C. des compliments spontanés et des encouragements pour ce Bulletin. De quoi nous inciter à continuer dans la même voie : annonces et compte rendus de colloques, bibliographie, recensions d'ouvrages ou d'articles, nouvelles de l'actualité camusienne dans la presse, sur les ondes et, de plus en plus, sur Internet.

Or, voici que quelqu'un, étranger à notre petit cercle déclare tout de go que le roi est nu ! Permettez-moi de reproduire ici le compte-rendu de notre publication par l'excellente revue « *Histoires littéraires* », 32 avenue de Suffren, 75015, Paris, n° 13, jan. fev. mars 2003, p.172 :

**Camus. Bulletin de la Société des études camusiennes. Bulletin n° 64, octobre 2002. Un brin de mélancolie nous saisit à la lecture de ce Bulletin qui rassemble vaillamment l'actualité camusienne, laquelle n'est pas des plus riches. C'est ainsi « dans une certaine intimité » que s'est déroulé en septembre dernier, en Ulster, un colloque « Camus et la révolte » dont on trouvera ici un compte-rendu par intervention. Suivent une bibliographie des parutions récentes et travaux universitaires, une brève revue de presse (web inclus). Bizarrement, la section qui se taille la part du lion est une liste de 190 citations camusiennes, relevées sur un site québécois, quelque part entre Anaxagore et Paulo Coelho... En voici une, d'actualité : « L'insécurité, voilà ce qui fait penser. »**

Cette critique ne saurait nous laisser indifférents, d'autant plus qu'elle ne nous semble pas impertinente !

À plusieurs reprises nous avons souhaité davantage de communication entre les lecteurs du *Bulletin*, particulièrement lorsque nous avons rejoint internet. Il nous semblait, en effet, que le *Bulletin* pourrait et devrait être un lieu d'échange d'idées et de discussion et pas seulement d'informations. « Je crains l'homme d'un seul livre ! » Pour ma part, je crains aussi le *Bulletin* d'un seul rédacteur (ou de deux ou trois). C'est pourquoi cette remarque d'*Histoires littéraires* me semble devoir être prise en considération et m'invite à solliciter, à nouveau, des uns et des autres, une participation plus active à la rédaction du *Bulletin* sous forme de réflexions critiques plutôt que de simples informations

Par ailleurs, qu'il me soit permis de signaler l'augmentation constante, d'année en année, du nombre de nos adhérents : + 25 en 2000, + 20 en 2001, +28 en 2002, + 23 au 1er juillet 2003, et ce grâce en très grande part aux contacts noués sur internet. La répartition de nos adhérents est à ce jour la suivante : France : 266 (Paris - Banlieue : 73 — Province . 193) Etranger 158 (USA : 60 - Japon : 45) ; les 53 adhérents étrangers (hors Japon et USA) sont repartis dans 30 pays.

P.L.B.

## Bibliographie

**Marcelle Mahasela, directrice du Centre de documentation Albert Camus**, d'Aix-en-Provence, nous communique cette liste d'articles récents consacrés à notre auteur :

- 04 janvier 2003            Le Figaro Magazine : Camus, algérien et visionnaire.
- 10 janvier 2003            Le Monde des livres : Le 16 janvier, Camus à Marseille.
- 10 janvier 2003:           Livres Hebdo : Les célébrations de 2003, il aurait eu 90 ans.
- 16 janvier 2003:           La Provence : C'était un beau pays.
- 25 janvier 2003:           Le Monde 2 : Camus, retour d'exil.
- 26 janvier 2003:           La Provence : Chabot explore Camus et *La Pensée de midi*.
- 14 mars 2003:            Livres Hebdo : Publicité (parmi d'autres) du CD *L'Étranger* lu par Camus.
- 16-31 mars 2003:        La Quinzaine littéraire : Publicité pour la revue *Esprit* avec sur la page de titre *Relire Albert Camus* par Denis Salas.
- Mars avril 2003 :        Esprit : *Relire Albert Camus* - rubrique *Repères*.

**Jan Rigaud**, membre de la section nord-américaine de notre Société, a publié aux Éditions de l'Université de Nebraska une traduction de la *Correspondance Albert Camus - Jean Grenier*.

**Jeanyves Guérin**, " Sur les treize articles algériens de Camus à L'Express". La Plume dans la plaie. Les écrivains journalistes et la guerre d'Algérie. Aux Presses universitaires de Bordeaux, 2003, p. 115-127.

**Guy Pervillé**, "Albert Camus et Mouloud Feraoun : une amitié qui résiste aux divergences politiques ", dans ce même ouvrage, p. 129-135.

Sous la direction du Pasteur **Alain Houziaux** : « *Les écrivains face à Dieu : Hugo, Dostoïevski, Péguy, Saint-Exupéry, Simone Veil, Camus, Christian Bobin.* » Aux éditions In Press, avril 2003, 198 p., 21 €.

•

### "Sartre and Camus, A Historic Confrontation"

Edited and Translated by **David A Sprintzen** and **Adrian van den Hoven**  
**Humanity Books New Releases - November 2003.**

275 pages ISBN 1-59102-157-X Hard Cover \$45 (6" x 9")

«*In 1952, Jean-Paul Sartre engaged Albert Camus in a celebrated and bitter public confrontation that had wide-ranging cultural significance. The year before, Camus had challenged the prevailing political wisdom in his renowned work, *The Rebel*. In response he was attacked in print, first by Francis Jeanson writing in *Modern Times*, a journal edited by Sartre, and then by Sartre himself. In a series of highly publicized articles, these literary and cultural titans locked horns over human values, social and political policy, the nature of human freedom, the meaning of history, and the direction that Western civilization should take.*

*This book contains the first English translation of the five texts constituting this famous philosophical quarrel. Personally animated, passionately argued, polemically focused, this confrontation was as much a personal encounter as it was a theoretical debate. Alternating between stylistic brilliance and stinging sarcasm, each draws upon their years of past involvement as former friends both to make their criticisms more pointed and their theoretical critique more challenging. At the same time, their views serve as lightning rods for the wider cultural forces of which they are partial expressions.*

*In addition to the two Camus and Jeanson articles, and a revised and corrected version of Sartre's article, the volume includes a detailed biographical and critical introduction, which sets the historical context, plus two new essays by contemporary scholars presenting both a "Sartrean" and a "Camusian" perspective on the cultural and philosophical significance of this historic confrontation. Readers will not only be drawn into the issues raised by these two great thinkers but realize that their debate is still with us, perhaps more forcefully than ever.»*

**David A. Sprintzen** (Syosset, NY) is professor of philosophy at C. W. Post College of Long Island University and the author of *Camus: A Critical Examination*.

**Adrian van den Hoven** (Windsor, Ontario, Canada) is professor of French studies at the University of Windsor and the translator of *Hope Now: The 1980 Interviews of Jean-Paul Sartre and Benny Lévy*.



## Rectificatifs

Je tiens à signaler que je ne suis pas l'auteur de l'essai sur **Caillois et Camus (Djemila)**. J'ai simplement reproduit l'essai qui apparaissait sur le Net dans le forum de WebCamus. Le nom de l'auteur apparaît en petit dans le *Bulletin*, ce qui pourrait porter à confusion. Honneur donc à FRÉDÉRIC COLLIN (L'épreuve de l'aridité : Caillois et Camus...).

Philippe Beauchemin Montréal, Québec.

•  
 À propos de « **Camus et le livre de poche** », on nous signale que *La Chute* était parue en poche en 1968 sous le numéro 2412.

À propos du **Colloque de Poitiers**, la programmation du jeudi a malencontreusement disparu dans la transmission du programme publié dans le précédent *Bulletin*. La voici donc avec un retard bien involontaire.

### Camus solitaire et /ou solidaire?

#### Jeudi 29 mai 2003 :

De 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 17 h. : tables rondes.

19 h. : Jean SAROCCHI (Université de Toulouse-Le Mirail) : Camus entre solitude et solidarité. (Étude de *L'Exil et le Royaume*.)

19 h.45 : Séverine GASPARI (Université Paris 3 - Sorbonne Nouvelle) : Albert Camus, *La Mort heureuse, La Peste* : du corps solitaire au corps solidaire.

20h.30 : Heiner WITTMAN (Université de Stuttgart, Allemagne) : La responsabilité de l'artiste.

21 h.15 : Jun ARISUE (Université de Bordeaux III) : Paroles deux fois lues, deux fois vécues.

22 h : Jacqueline BAISHANSKI (Denison University, Ohio, USA) : Camus solitaire car solidaire, solidaire car solitaire.

22 h.45 Sophie BASTIEN (Université de Montréal, Canada) : Caligula/ Cherea selon l'axe solitaire / solidaire.

23 h.30 : Shaoyi WU (Institut des Relations Internationales, BEIJING, Chine Solitaires de tous les pays, solidarisez-vous!

## Courrier

« À la page 5 du bulletin no. 65, on rapporte que Frank Planeille, dans sa communication aux Journées de Lourmarin 2002, que j'ai lue avec un grand intérêt, dit du mot « indigène » : Nous ne souvenons pas l'avoir lu sous la plume Camus [sic]. Dans *La Maison mauresque* de 1933, cependant, Camus/ le narrateur dit de l'Algérie : Ailleurs encore pourrait-on comprendre la chaude paresse des terrasses de café maures, où *les indigènes*, yeux mi-clos, goûtent la confuse symphonie de la lumière? (*Le Premier Camus*, p. 216; c'est moi qui souligne). D'ailleurs, Camus a continué à l'utiliser dans des articles de *Combat* après la Libération (*'Camus à Combat*, pp. 251, 252, 529) — l'inventaire n'est sans doute pas complet. ... Dans le titre même de son Discours inaugural à la Maison de la Culture à Alger en février 1937, « La culture indigène, la nouvelle culture méditerranéenne (*Essais*, 1321-27). Dans ce cas, bien sûr, il ne s'agit pas de la population arabo-berbère, mais de *toute* la population méditerranéenne en général et de l'Algérie en particulier.

À propos d'inventaires, je vous serais reconnaissant de bien vouloir me dire si on a publié un inventaire de la bibliothèque de Camus.

Je cherche aussi la source d'une citation de Camus sur l'homme et les idées qui se termine (approximativement): "...la tragédie, c'est qu'elles [les idées] vivent à son dépens'. Je suis (presque) sûr de l'avoir lu quelque part dans son oeuvre.

Neil Foxlee

## Travaux universitaires.

Pour mémoire : une thèse sur Albert Camus à la Bibliothèque nationale du Québec.

Auteur : **Lavoie, Raymond** (1945-- )

Université de Sherbrooke. Département d'études françaises

**"La mort dans l'oeuvre romanesque d'Albert Camus",**

**mémoire présenté au Département des études françaises de la Faculté des arts de l'Université de Sherbrooke pour la maîtrise ès arts**

Publication Sherbrooke 1971 - 139 pages.

Édition limitée à 40 exemplaires.

À l'Université de Louvain, en Belgique, un mémoire de licence en langues et littératures classiques, sous la direction du Professeur Monique Mund-Dopchie, **Maggy Collard** a présenté un mémoire intitulé :

*Sisyphé : Histoire d'une liberté .*  
**La version grecque du châtement comme illustration**  
**De la pensée camusienne.**

Ce texte peut être lu sur le site internet :

<http://www.fusl.ac.be/Files/GeneralBCSF/FE/03/Sisyphé.html>

Le texte résumé fait 24 pages (avec Bibliographie). Une version légèrement réduite de ce texte a paru dans *Latinter*, t. 10, 3-4, décembre 2001, p. 66-70 et t. 11, avril 2002, p. 15-21. Le plan de ce travail se trouve sur le Forum Camus du site : [webcamus.free.fr](http://webcamus.free.fr)

**Karima Ouadia**, après avoir consacré son DEA à « Albert Camus, homme de théâtre : de l'adaptation à la création » sous la direction de Michel Autrand, en 1997, travaille à sa thèse de doctorat (sur le même thème général) sous la direction de Denis Guénoun, à Paris-IV Sorbonne.

\*

**Elisa Olteanu** (Bucaret — Roumanie) a soutenu un travail de fin d'études intitulé : «*Le triomphe de la conscience humaine dans l'oeuvre d'Albert Camus* »

## A paraître en octobre 2003

La thèse de doctorat **d'Hiroki Toura**, membre de la section japonaise de notre Société :

« *La Quête et les expressions du bonheur dans l'oeuvre d'Albert Camus* »,

soutenue en octobre 2001 à l'Université de Picardie Jules Verne, sera publiée par la maison d'édition française Eurédit en octobre cette année.

## Manifestations

**Jean Sarocchi** nous signale les représentations à Toulouse des *Justes* au Théâtre du Pavé, mise en scène de Francis Azéma (jusqu'au 5 avril) et de *La Peste*, adaptation de Francis Huster, mise en scène de Marie-Anne Gorbatchevky, par le Théâtre de La Bulle, le 12 avril 2003.

*La Chute*, dans l'adaptation de Catherine Camus et François Chaumette, sera jouée au **Théâtre Pandora** à Paris, en juillet 2003.



## VU, LU, ENTENDU

... Intertextualité ...

Dans l'ouvrage récent de **Fadéla M'Rabet** : Une enfance singulière, (Paris, Balland, mars 2003, 118 p., 15 euros), on lit cette phrase :

*" L'éternité, c'est ici, maintenant. Sans autre aspiration. Sans autre espérance.  
je suis à la fois un grain de sable, une rose des sables, une dune, une gazelle,  
une étoile. Solitaire **comme un palmier, solidaire comme une palmeraie.**  
Me voici enfin unifiée."*

•

Le 24 avril 2003, à la Bibliothèque Nationale de France, un hommage était rendu à **Jean Daniel. Jacqueline Lévi-Valensi** a évoqué en ces termes les relations Camus /Daniel : *"relation fraternelle, un peu filiale, exaltante et difficile"*, mais qui finit par un divorce douloureux : alors que Camus, cet *"aîné, tant admiré, trop aimé"* commençait à parler *"en patriote pied-noir"*, Jean Daniel devenait pour de bon, lui, *"un intellectuel français"*. [Cf. **Le Monde** du 6 mai 2003].

Le 9 mai 2003, aux aurores, **France-Culture** a donné à entendre, en rediffusion une émission de J. Rousselot consacrée à Albert Camus, avec Marcel Moussy, Gabriel Audisio et Raoul Celly. Première diffusion le 15 mai 1955.

\*

Le 16 mai, dans la nuit, **France-Culture** a donné à entendre, en rediffusion l'émission d'**Antoine Garapon** avec **Jacqueline Lévi-Valensi et Denis Salas** sur "Camus et la justice" Première diffusion en novembre 2002.

**Salah Guemriche et Gérard Tobelem** étaient amis au lycée d'Alembert, à Guelma ; Gérard Tobelem a quitté l'Algérie en juin 1962. En 1999, ils se sont retrouvés à Paris. Ils ont publié « *L'ami algérien* » (Lattès - 2003), chacun écrivant un chapitre sur deux. En exergue : « Le mérite de cette heureuse immunité ne me revient pas. Je la dois aux miens, d'abord, qui manquaient de presque tout et n'enviaient à peu près rien... » (A. Camus).

Dans sa livraison n° 28 de mai 2003, la revue *L'oeil électrique* (B.P. 60238 - 35102 - Rennes Cedex 2) consacre une série d'articles à l'Algérie et rend compte de l'enregistrement de *L'Etranger* par Camus lui-même. « *Un disque indispensable à tout passionné de Camus* ».

## Lu sur le webcamus.

### Dialogue sur la mort

Par

Constantin AMARIU (Roumanie)  
et Manuel de DIEGUEZ

(Articles parus dans COMBAT en janvier 1960)

La mort d'Albert Camus, écrit Manuel de Diéguez dans *Combat* du 7 janvier 1960, est un vrai désastre pour les lettres françaises. Car sa disparition permet désormais aux orthodoxies d'agir contre l'homme, tant en ce qui concerne sa liberté et sa dignité que dans son pouvoir créateur. Selon notre ami, ces totalitarismes sont d'une part la nouvelle scolastique marxiste qui ne cesse de se scléroser et d'autre part l'ancien dogmatisme d'un catholicisme sans souplesse ni générosité.

Au-delà de sa douleur personnelle, M. de Diéguez s'inquiète de l'avenir. Camus était pour notre génération un «maître à penser» et un solide rempart contre ce que Nietzsche appelait l'accroissement du désert. Lui mort, la sécheresse du coeur et de l'esprit gagnera le royaume de l'homme défendu si bien par l'auteur de *la Peste*.

Je serais certainement de mauvaise foi si je ne reconnaissais pas la légitimité de ces inquiétudes. Et au-delà de ma profonde douleur pour la mort d'un homme que j'ai connu dans un temps difficile, je veux avouer l'influence énorme que son oeuvre a eue sur ma propre formation littéraire. *L'Étranger*, ce petit chef-d'oeuvre, a été longtemps mon livre de chevet (au point d'en suivre le style et la démarche, lors de mon *Paresseux*). Exilé à la fois de la terre des hommes et du ciel de la grâce, j'ai milité en faveur de cet humanisme comme seuls les pessimistes authentiques en sont capables. Cependant, à mon grand regret, je dois reconnaître que j'ai été désenchanté. L'auteur de *L'Étranger* ne pouvait aboutir qu'à la prose du Juge... pénitent de *la Chute*. Son lyrisme refuse la communion mystique avec le ciel de l'indicible, là où tout poète doit échouer afin que la poésie soit. Le court passage dans un *Été* qui descendait directement du «grand midi» nietzschéen, réchauffe à peine celui qui n'avait pas su - ou pas pu - faire le saut. Dès lors, avec sa lucidité absurde, l'homme de Camus se fourvoie dans des villes en état de siège, menacées par la guerre, la peste et la peine capitale. Il clame son dégoût pour la justice humaine et l'injustice divine. Mais jamais il ne se demande si le mal ne vient pas d'une définition erronée de l'être humain, de cette honnêteté même qui ne fait confiance qu'à la raison. C'est à cause de cet homme sans transcendance que j'ai cessé de croire à l'efficacité de son humanisme.

Je ne voudrais pas qu'on me juge mal. Le stupide accident dont Camus a été la victime est certainement un désastre pour la littérature. Cet homme, comme l'écrivait M. de Diéguez, avait tant de projets et des livres «difficiles» à écrire. Je me rappelle qu'en 1954 il m'avait dit que son désir était d'écrire un grand roman épique. Il avait l'air de désapprouver le style récit (dont j'étais plus qu'envoûté) et me conseillait de lire *Israël Potter* de Melville, «exemple de roman à faire». (À cette même époque, il avait généreusement mis à ma disposition son cabinet de travail pour que j'écrive un essai sur la *Paresse*).

Quelquefois, au hasard d'une rencontre, nous discutons de tout : littérature, philosophie, politique. C'est ainsi qu'un soir d'été nous avons parlé de la mort.

Je venais de relire *Noces*. En le rencontrant je lui dis combien j'aimais ce livre. Sur un ton blagueur, il me répondit que ses amis affirmaient que c'était son seul bon livre. Je ne sais pas pourquoi je me suis récrié. En fait aujourd'hui je me rends à l'évidence : *Noces* est un grand livre. Tous les autres sont faits avec des recettes, personnelles ou empruntées, qu'importe. On a tort de fabriquer un livre et de jouer gagnant avec des clins d'oeil au lecteur déjà préparé par une atmosphère littéraire (le cas de tant de livres à succès, Kafkaïens ou Joyciens, le prouve assez bien). Dans *Noces*, le lyrisme est authentique. Le silence des pierres, la fureur de vivre ou l'ombre de la mort, sont éprouvés avec une authenticité qui ne trompe pas. Plus tard, Camus organise ses sentiments et met en idées ses évidences. La mort devient «une aventure sale». Lui, pour qui l'élan lyrique avait été le moyen le plus sûr de la comprendre, mieux même, de pénétrer dans son royaume, se mettait maintenant à la conjurer et à dresser les barrières rationnelles de son refus.

Mais en même temps l'homme se privait d'une partie authentique de son être. La révélation de la mort n'était qu'un aspect de ce fond de transcendance qui est dans tout un chacun. La découverte de ce qui semble nous nier, d'une façon définitive, dans l'éternel absolu, peut faire perdre la raison. Camus, par contre, se révolte contre cette partie de soi-même, refuse de voir en elle ses chances de salut, et réchauffe de son amour l'unique partie de son être, dite humaine, c'est-à-dire visible. Du coup son lyrisme se tarit. En vain invente-t-il dans *l'Été* ("La mer au plus près"), un lyrisme de paroles, froides et dignes. Ni le ton ni le silence des Noces ne reviennent. Camus avait cessé de vivre, dans son être, la grande expérience (lyrique) de la mort. Sa prose venait de perdre ainsi sa dimension transcendantale.

Dès lors son humanisme ne concerne qu'un homme amputé. Un homme qui ne doit souffrir aucune injustice. Un homme qui doit réaliser une société meilleure et un bonheur terrestre. Le Christianisme est dénoncé parce qu'il croit à l'immortalité, c'est-à-dire à la mort. Camus se refuse l'une et l'autre. Cette dignité de l'homme, exilé mais lucide, semblait avoir une certaine noblesse. Malheureusement, elle était (pour moi tout au moins) sans lendemain. Là, encore une fois, elle escamotait ce qui est le vrai souci de l'être humain, je veux dire sa transcendance.

Alors, en ce soir d'été, j'ai raconté à Camus comment la mort est pour les paysans de mon pays, une sorte de Noce. Je lui ai parlé de la cérémonie lyrique qui s'y déroule et de la sérénité avec laquelle l'homme assure son passage d'une vie simplement humaine, dans celle éternelle et cosmique. Je me suis emporté et oubliant même le respect que je lui devais, je lui ai dit que tout ce qu'il avait écrit sur la mort (dans *l'Homme Révolté*) me semblait erroné. Je sentais en ce moment l'essentielle différence qui existait entre les lumières logiques et occidentales et mon mysticisme, paysan et oriental. Enfin - c'était au mois d'août, je crois - je suis rentré pour commencer à écrire *«La Fiancée du Silence»* (livre de la mort). Pour la seconde fois, Camus m'avait aidé à me retrouver. Mais cette fois-ci, contre ses pensées. Depuis, sa philosophie et son éthique, l'idée de l'existence absurde et du sacrifice profane de *la Peste*, ne me semblaient plus une voie à suivre. Car l'une et l'autre desséchaient l'être humain et permettaient au désert de gagner davantage sur le monde.

Car, en somme, quelle différence existe-il entre l'humanisme de l'homme absurde et celui du commissaire politique ? L'honnêteté de l'un et la mauvaise foi de l'autre ne me satisfont plus quand il s'agit d'une sincérité plus grande, celle qui concerne ma vraie nature et mon suprême salut. Tout humanisme qui ignore la mort comme mystère révélant à l'homme sa transcendance s'avère une pauvre technique sociologique. Il flatte la solitude ou l'efficacité immédiate, jamais la communion véritable. Je ne nie point le caractère désespérément humain des personnages de *la Peste*. Cependant ces hommes, des saints sans foi, restent séparés les uns des autres. Leur humanisme est impuissant. Car il ne suffit pas d'accomplir une oeuvre de Croix-Rouge (certes nécessaire). Il faut surtout comprendre que la Cité est d'abord une Cité de Dieu, c'est-à-dire une Cité où la transcendance de l'homme est vrai fondement du monde. Il est vrai que pour Camus la mort, ayant cessé de révéler ce qu'il y a d'absolu dans l'être humain ne montre que son visage terrifiant d'ennemie, de peste, d'absurdité.

Je ne veux pas mettre en discussion la valeur littéraire de son oeuvre. Ni son honnêteté. Camus était le seul qui savait dire non aux mensonges marxistes ou fascistes. Il ne louchait pas vers Moscou comme J.-P. Sartre. Et son combat contre la bêtise des racistes ne date pas d'hier.

Mais pour combattre le désert des dogmatiques et des nouvelles scolastiques, il faut une force où l'amour et la charité sont fondés dans l'idée de l'homme transcendantal.

**RÉPONSE A Constantin AMARIU  
Manuel de DIÉGUEZ.**

Cher ami, les articles de critique littéraire sont des dialogues manqués avec un auteur ;, mais il y a les vrais, comme ce *Dialogue avec la mort*, à propos d'Albert Camus, que vous avez publié dans le dernier numéro de ce journal. Vous y reprochez à l'auteur de la Peste d'avoir perdu le sens de la transcendance et cet élan lyrique qui lui avait permis, dans *Noces*, de comprendre la mort. Dès lors, il n'aurait plus parlé de la mort qu'au niveau de la Croix-Rouge. Je ne suis pas entièrement d'accord avec vous ;, mais votre dialogue ne peut être manqué, parce que vous questionnez au niveau où un véritable écrivain mérite d'être questionné. Je suis sûr que Camus aurait aimé votre article douloureux, fervent, agressif, même injuste, parce qu'un écrivain, dans ce harcèlement passionné par un autre écrivain, se cherche et parfois se trouve ; et ce rôle d'éveilleur, Camus l'a joué comme les vrais grands, malgré lui. "Pour la seconde fois", écrivez-vous, "Camus m'avait aidé à me retrouver".

Au lendemain de sa mort, j'ai publié sur lui un article que vous me reprochez ; et c'est en partie la raison pour laquelle je voudrais, en vous répondant, préciser quelque peu ma pensée. Si cet article avait représenté la somme de ce que je pense de Camus, je ne pourrais que vous donner raison. Mais, sous le coup de sa mort, c'est au vide qu'il laisse dans la configuration littéraire, c'est au nouvel équilibre des forces qui va régner que j'ai pensé d'abord - car la vie intellectuelle d'une époque, c'est aussi une bataille où interviennent la malchance et tous les hasards des batailles. Voici la brèche, disais-je : les dieux vont se retirer un peu plus, et la cité poussera ses pions un peu plus de l'avant. Telle est la stratégie de la mort dans une littérature, voici de quel poids pèse dans l'immédiat l'absence d'un grand écrivain. Mais le destin des âmes se joue sur d'autres plages, plus vastes et plus lointaines. Je rangeais donc Camus dans le camp des dieux - j'y voyais un écrivain de la transcendance. C'est cela que vous voulez lui retirer. Et c'est sur cela qu'il faut que nous nous expliquions, car ni vous ni moi ne pouvons-nous offrir le luxe d'immoler de nos propres mains l'auteur de *l'Étranger*.

Vous écrivez : "C'est à cause de cet homme sans transcendance que j'ai cessé de croire à l'efficacité de son humanisme." Et moi, la dernière fois que je l'ai vu, c'est sa présence spirituelle qui m'a le plus frappé, son côté "peseur d'âmes". Comment se fait-il, me disais-je, qu'il donne cette impression de ne pas appartenir seulement à la cité, de trouver son recours ailleurs, lui qui a jugé aussi incompréhensible que Pascal d'être jeté en tel endroit de l'univers plutôt qu'en tel autre ? Quel était donc le genre singulier de sa "transcendance", à lui ? Lorsque nous parlions de tel ou tel, il ne jugeait jamais en fonction d'une idéologie, mais en fonction des êtres, c'est-à-dire de leurs actes et de leur courage. Pour lui, le scandale d'une certaine gauche, c'était qu'on se permît de brandir des idées pour lesquelles on ne payait pas le prix. C'était au fond un jugement de confesseur ; pour lui, le péché par excellence était ce téléguidage de l'absolu qui permettait de ne pas courir le risque de l'esprit. Que de positions "hautement spirituelles" n'a-t-il pas prises pour ne point pavoiser de l'âme ? Sur quoi fondait-il donc cette humilité et ce rare souci de ne proclamer que ce dont il pouvait se porter garant en toutes circonstances ? Pourquoi vibrerait-il comme une âme religieuse devant le tragique, qu'il liait au sacré ? Et pourquoi était-ce précisément le sens du sacré, lié à la tragédie, qu'il goûtait tant chez les Grecs ? Croyez-vous vraiment qu'un tel homme peut se fourvoyer, comme vous l'écrivez "dans des villes en état de siège menacées par la guerre, la peste et la peine capitale" parce qu'il aurait perdu le lyrisme profond, le dialogue avec la mort et le sens de la transcendance ?

Ce qui me frappe c'est combien certains de vos reproches pourraient tout aussi bien s'appliquer à Pascal. est vrai", écrivez-vous, "que pour Camus la mort ayant cessé de révéler *ce qu'il* y a d'absolu dans l'être humain ne montre que son visage terrifiant d'ennemie, de peste, d'absurdité". Relisez donc les pages où l'auteur des Provinciales tourne son visage du côté des hommes, et dites-moi si la mort n'y est pas ce "roi des épouvantements", cette terrifiante ennemie, cette peste et cette absurdité ? Vous reprochez à Camus de clamer "son dégoût pour la justice humaine". Mais où trouvez-vous ce cri si ce n'est dans Pascal, perdu entre l'infini qui le précède et l'infini qui le suit ? Et le sentiment de l'absurde même, je vous défie d'en trouver chez Camus une expression atroce ou désespérée dont Pascal ne fournisse pas l'équivalent.

Je crois que c'est une grande erreur à l'égard d'un écrivain que de l'imaginer installé dans une pensée, alors que c'est son regard qui lui dicte tout ce qu'il écrit. Camus, comme Pascal, est un tragique. Et le sentiment tragique naît d'un certain regard, d'une stupeur originelle, d'une interrogation muette. Ce regard, cette stupeur, cette interrogation constituent, par définition, une transcendance. L'histoire de la littérature montre que les plus grandes oeuvres ne sont pas celles qui fournissent une réponse spirituelle, mais celles qui posent une question spirituelle. Et l'interrogation tragique, qui ne fournit pas de réponse, est assurément une interrogation transcendante. La transcendance est ici le scandale de l'absence de réponse, dans ce mutisme stupéfié qui n'en revient pas de ce qui est, comme Pascal n'en revient pas d'être là, de ne savoir d'où il vient, d'être perdu dans l'immensité, d'attendre la mort. À ce niveau, je crois peu soutenable votre opinion que Camus croyait à la raison : la raison lui sert, exactement comme chez Pascal. à constater le scandale de la mort. Elle lui permet d'asseoir une originelle stupeur ; elle fonde seulement le tragique, et le tragique est ce regard transcendant qui lui fait embrasser comme misérable la condition de l'homme sur la terre. "Mais jamais, écrivez-vous, il ne se demande si le mal ne vient pas d'une définition erronée de l'être humain." Non, le mal est une chose trop profonde et tragique, aux yeux de Camus comme de Pascal, pour qu'il puisse provenir simplement d'une "définition erronée" que l'homme ferait de lui-même - et pour le coup, il me semble bien, cher ami, que c'est vous qui faites la part bien belle à la raison.

Il reste que Pascal a trouvé la foi, et que Camus ne l'a pas trouvée. Mais nous parlons ici de littérature. Or, à l'instant où Pascal a trouvé la foi, il est sorti de la littérature, il est entré dans l'indicible. Tout ce qu'il a écrit de communicable, il l'a écrit dans le sentiment tragique d'une destinée brève et incompréhensible, et à partir d'une formidable logique de la mort. C'est cette logique supérieure, implacable que je retrouve chez Camus, cette logique qui ne vient pas de la raison, mais de la transcendance tragique de l'interrogation pure. Et c'est là le noeud du "spirituel" chez Camus : la question même de l'homme ne peut pas être formulée en dehors d'une exigence qui pose le tragique comme tragique. C'est le tragique reconnu comme tel, non la réponse pacifiante au tragique, qui fonde l'homme dans sa transcendance. Que voit-on disparaître d'abord lorsque le désert gagne les sociétés humaines ? Le sentiment du tragique : une purge monstre, dans une société idéale, on voit bien que le pire des aimes serait de la présenter comme tragique ; c'est hygiénique qu'elle doit être, car ils savent bien que le tragique ouvre l'abîme du spirituel, et ils n'en veulent pas.

Jamais Camus n'a perdu cette transcendance dramatique du regard. Vous avez appelé transcendance sa joie. Ce n'est pas la même chose. Dans Noces il y a le lyrisme de la joie, qui est certes une forme de la transcendance. Mais, chez Pascal, la joie est plus brève encore - il n'y a que quelques larmes de joie. Le reste, comme chez Camus, est dominé par le sens de l'abîme et du silence derrière les raisons, les entreprises et les cités. Même l'Homme révolté, quel est son objet, sinon montrer le sens du tragique qui s'efface dans l'oubli progressif du sacré ? Et les monstres qui règnent lorsque se sont retirés les dieux, nous ne les voyons même plus - le crime alors ne ressortit plus à la tragédie, mais à la statistique.

Oui, ce regard "par-delà" ne rassure pas les statisticiens de l'assassinat, qui savent qu'il est transcendant, le regard qui appelle encore le crime par son nom. Tant que l'homme préservera son sens du gouffre, son vertige, sa stupeur, sa révolte même devant ses limites ; tant qu'un destin tout terrestre l'accablera de sa grisaille, il sera un être spirituel - transcendant, comme vous dites.

Vous êtes, au fond, un poète de la joie tragique ; de la mort même vous faites un chant de joie. Mais il y a aussi le lyrisme de la déréliction. Je crois que Camus est un logicien foudroyant de la déréliction, c'est-à-dire, comme Pascal, un grand poète tragique.

## Albert Camus et Saint Augustin.

Que peut-il y avoir de commun entre le romancier de l'absurde et le « docteur de la grâce », entre l'agnostique drapé dans son éthique d'Homme révolté et le converti soumis, abandonné dans les bras de Dieu ? Aurelius Augustinus et Albert Camus sont deux pieds-noirs, nés en Algérie à près de seize siècles d'écart, également habités par le large et par le vent, par la lumière et par les ombres de la Méditerranée, hantés par le même mystère du mal et de la mort, du destin et du salut de l'homme. Augustin s'abîme dans un face-à-face lyrique avec Dieu — « qui est plus profond que le tréfonds de moi-même et plus haut que le très haut de moi-même » - dont témoignent ses *Confessions*. Mais Camus n'accepte pas ce Dieu qui aurait été bien impardonnable d'autoriser tout le mal qui écrase le monde. À première lecture, rien ne rapproche donc l'étudiant de Carthage, né en 354 à Thagaste — aujourd'hui Souk-Ahras, pas loin de la frontière tunisienne — et le lycéen d'Alger, né à Mondovi en 1913. Albert Camus qui a été baptisé et a fait sa communion solennelle découvrira pourtant l'originalité du christianisme dans les *Confessions* de son aîné converti. Dans *Noces*, il griffonne ces mots qui figurent encore sur le site archéologique de Tipasa, vestige algérien de la Rome chrétienne : « *Je comprends ici ce qu'on appelle gloire : le droit d'aimer sans mesure* » N'est-ce pas la réplique exacte de la maxime d'Augustin : « *La mesure d'aimer Dieu est d'aimer sans mesure* » ? Mais Albert Camus ne pardonnera jamais à son aîné d'être le « père » du péché originel, de la prédestination et de l'enfer, de la culpabilité des innocents et de « *la damnation des enfants morts sans baptême* ». En 1948, lui-même en butte à une réputation de stoïque pessimiste, Camus s'écriera à Paris devant une assemblée de dominicains : « *Ce n'est pas moi qui ai inventé la misère de la créature ni les terribles formules de la malédiction divine ! Ce n'est pas moi qui ai dit que l'homme était incapable de se sauver tout seul et que, du fond de son abaissement, il n'avait d'espérance que dans la grâce de Dieu !* » Malédiction d'un augustinisme qui a pour partie trahi Augustin, l'a fossilisé au Moyen-âge en « thèses » scolastiques. Albert Camus a lu les *Confessions* et ses strophes admirables sur la grâce et sur l'amour divin. Mais c'est à l'augustinisme qu'il s'en prend ici, autrement dit à l'étonnante postérité d'une oeuvre monumentale et protéiforme : prédications, confessions, méditations, correspondances et même « rétractations ». [...]

... C'est ainsi que la chute originelle, à la suite de Paul et d'Augustin, est devenue, dans la théologie chrétienne de l'Occident, « le début de l'Histoire », comme écrit Jean Delumeau dans son livre sur *Le péché et la peur en Occident*, à la différence de la théologie juive, qui n'a jamais fait du péché d'Adam une « catastrophe primordiale ». À la différence aussi de la tradition chrétienne d'Orient, pour qui le péché n'est pas une catégorie majeure de l'expérience du salut. Avant Albert Camus, Dostoïevski est horrifié par la perspective d'« une damnation des enfants morts sans baptême ».

[•]

Source : <http://www.chez.com/bledville/histhtml>.



## Lu dans la presse algérienne

[www.quotidien-oran.com](http://www.quotidien-oran.com)

**Le Quotidien d'Oran, 21 juin 2003.**

**Oran, la peste 60 ans après Camus**

**Par Mohamed Benchicou.**

Dans la chronique de la postérité, on lira que des Algériens ont succombé à la peste au XXI<sup>e</sup> siècle, de cette maladie des temps oubliés où l'on était trop pauvre pour échapper au voisinage des rats, tenaces compagnons d'infortune qui transmettaient la mort. Des Algériens sont décédés au printemps 2003 de cette maladie dont périssaient déjà, au siècle dernier, et toujours dans cette maudite cité d'Oran, leurs aïeux indigènes dont Albert Camus a décrit la lente agonie, avec déchirement et cruauté, dans ce qui sera le livre qui lui vaudra le prix Nobel en 1957. « Dès le quatrième jour, les rats commencèrent à sortir pour mourir en groupes () Dans la ville même, on les rencontrait par petits tas, sur les paliers ou dans les cours La place d'Armes, les boulevards, la promenade du Front-de-mer, de loin en loin, étaient souillés. Nettoyée à l'aube de ses bêtes mortes, la ville les retrouvait peu à peu, de plus en plus nombreuses, dans la journée » (1). Oran, pourquoi la peste t'est-elle revenue, 60 ans après, comme pour y tuer ceux qui ont hérité de la déchéance de leurs aînés ? Fallait-il jusqu'à la peste pour se convaincre que l'injustice a survécu aux youyous de l'indépendance ? La peste, plus que le choléra, plus que le typhus, la langue répugne à en prononcer le nom et la mémoire s'empresse toujours d'en effacer le souvenir. « Un fléau qui n'est pas à la mesure de l'homme », dit Albert Camus. Dans Oran des années 1940 infesté par les rats et l'odeur de la mort mais réticente à se voir détruire, il a fallu, raconte Camus, le courage du docteur Castel pour, à l'examen des premiers cadavres, bousculer l'irréel, l'incroyable, la peur, l'hypocrisie des hommes et désigner le malheur par son nom. « J'ai vu quelques cas à Paris, il y a une vingtaine d'années. Seulement on n'a pas osé leur donner un nom, sur le moment. L'opinion publique, c'est sacré : pas d'affolement, surtout pas d'affolement. Et puis, comme disait un confrère : "C'est impossible, tout le monde sait qu'elle a disparu de l'Occident." Oui, tout le monde le savait, sauf les morts.

- Allons, Rieux, vous savez aussi bien que moi ce que c'est.
- Oui, Castel, dit-il, c'est à peine croyable. Mais il semble bien que ce soit la peste.
- Vous savez ce qu'on nous répondra, dit le vieux docteur : "Elle a disparu des pays tempérés depuis des années." »

Dans cette bourgade des environs de Tafraoui, tout le monde croyait aussi que la peste était partie avec le colon. Tout le monde sauf les morts. Ils n'auront pas vu le ministre blêmir, ils ne l'auront pas entendu rassurer l'opinion sur leurs corps en décomposition ; ils ne l'ont pas entendu mentir. De l'hygiène, recommande-t-il. Comment un Pouvoir qui a laissé proliférer les rats par milliers s'autorise-t-il des conseils sur l'hygiène ? Oran des années 1940 ne s'expliquait déjà pas qu'on n'eût rien retenu de l'histoire, nous apprend Albert Camus. « A Canton, il y avait soixante-dix ans, quarante mille rats étaient morts de la peste avant que le fléau s'intéressât aux habitants. Mais, en 1871, on n'avait pas les moyens de compter les rats » A Oran, en 2003, non plus. On se suffit de voir les Algériens « accepter de vivre au jour le jour et seuls face au ciel », comme cela existait déjà dans le cauchemar de Camus. On les croyait absorbés par la guerre que leur dédarait l'islamisme armé. « Et pourtant, conduit Camus, pestes et guerres trouvent les gens toujours aussi dépourvus ».

(1) Toutes les citations sont de *La Peste* d'Albert Camus.

## El-Watan du 23 juin 2003-06-23

### La peste dans l'histoire d'Oran, plutôt un mythe.

**Y'a-t-il eu ou pas dans le passé des épidémies de peste à Oran ? Les avis diffèrent, mais aucune preuve palpable n'est venue étayer les dires des uns et des autres.**

Un scientifique comme le Pr Mokhtari soutient que «juste après le tremblement de terre de 1792, Oran, alors sous occupation espagnole, a connu une épidémie de peste». En guise de preuve, il va juste faire allusion à une plaque commémorative apposée à Santa Cruz, un des monuments historiques phares de l'époque. Il pense d'ailleurs que c'est cet épisode qui a inspiré Albert Camus à choisir Oran pour théâtre de sa fiction intitulée *La Peste*. Or, aussi algérois qu'il était, Camus est également imbu de culture européenne, notamment médiévale, où la peste constituait un véritable fléau mortel, raconté dans nombre de chroniques de l'époque, pouvant mieux s'adapter aux besoins de son roman. Aujourd'hui encore, une localité de Kehailia est dénommée K'bour (les tombeaux), en référence à un lieu d'enterrement en groupe. Certains témoignages parlent effectivement d'épidémie survenue dans la première moitié du XXe siècle, mais la maladie étant connue, aucune trace de la peste n'a été signalée. Seules des recherches plus poussées, notamment en épluchant les écrits anciens, peuvent confirmer ou infirmer l'existence d'un foyer de peste à Oran. D'ici là, peut-on aujourd'hui parler de résurgence de la peste ?

- - -



Par ailleurs, sur **France-Culture**, le 24 juin 2003, **Ariane Bouissou**, dans sa revue de presse culturelle signale un beau texte de l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun, que publie ce matin le quotidien italien LA REPUBBLICA, où il évoque "La Peste en Algérie, 50 ans après Camus" comme "*Eternelle métaphore d'une tragédie* ».

**Le Guide des Associations d'Amis d'Auteurs et des Maisons d'Écrivains 2003**  
**(2ème édition) vient de paraître aux éditions Gallimard**  
**Librairie Nicaise**  
**145 boulevard Saint Germain - 75006 - Paris.**

Avec 48 notices nouvelles, cette deuxième édition recense et présente 254 Associations d'Amis d'Auteurs qui publient 200 Bulletins et regroupent environ 37.000 membres. Voici la notice qui nous est consacrée et que l'on peut consulter sur le net : [www.amis-auteurs-nicaise.gallimard.fr](http://www.amis-auteurs-nicaise.gallimard.fr)

**Notice sur la**  
**Société des Études camusiennes**

Statut : Loi 1901

Création : juin 1982 (au colloque de Cerisy)

Cotisation annuelle : 18 euros ; 7,5 euros (étudiant) ; 22 euro set plus (bienfaiteur)

Nombre d'adhérents : 420 (dont 100 aux États-Unis et 40 au Japon)

Siège : chez Mme Jacqueline Lévi-Valensi 50, avenue Jules Verne 80000 Amiens. Tél. : 03.22.95.52.26

SitesWeb : [www.clas.ufl.edu/users/gaycros/SocEtCam.htm](http://www.clas.ufl.edu/users/gaycros/SocEtCam.htm)

[www.webcamus.fr](http://www.webcamus.fr) (où l'on veut trouver en archivage électronique la plunart des Bulletins parus depuis 1990).

Personne à contacter

M. Pierre Le Baut 10, avenue Jean Jaurès - 92120 Montrouge. Tél./ fax : 01.46.56.50.63

E-mail : [plebaut@club-internet.fr](mailto:plebaut@club-internet.fr)

Bureau

Présidente : Jacqueline Lévi-Valensi ([jlevival@club-internet.fr](mailto:jlevival@club-internet.fr))

Vice-présidents : Raymond Gay-Crosier (président de la section nord-américaine - E-mail : [gaycros@rll.ufl.edu](mailto:gaycros@rll.ufl.edu)), Maurice Weyembergh (148, avenue Paul Deschanel, Boîte 10 - B 1030 Bruxelles)

Secrétaire : Pierre Le Baut

Secrétaire adjoint : Georges Bénicourt ([webcamus@free.fr](mailto:webcamus@free.fr))

Trésorière : Marie-Thérèse Blondeau (18, avenue René Coty - 75014 Paris - Tél. : 01.43 35 55.74)

Périodique :

Bulletin d'information de la Société des études camusiennes

Descriptif : édité par l'association, trimestriel, créé en 1983, 67 numéros (67 - juillet 2003), tiré à 330 ex.

Directeur de publication : Jacqueline Lévi-Valensi

Rédacteur en chef : Pierre Le Baut

Vente au numéro : auprès de l'association exclusivement. Disponibles : numéros 21 (janvier 1991) à 67 (juillet 2003). Consultable sur le Site Webcamus.fr

[Pour mémoire]

Les Éditions Gallimard publient les « Cahiers Albert Camus » (8 volumes de 1971 à 2002

Une Série Albert Camus est publiée par la Revue des Lettres modernes (67, rue du Cardinal Lemoine - 75005 Paris), sous la direction de Raymond GayRosier (19 numéros parus).

Activités / manifestations

Organisation de nombreux colloques depuis 1982, en France comme à l'étranger (liste sur demande).

Prochain colloque : Albert Camus et le mensonge, Centre Georges Pompidou, Paris, novembre 2002

La Société des Études camusiennes a une section américaine d'une centaine de membres : Camus Studies Association (personne à contacter : M. Raymond Gay-Crosier, président de la section nord-américaine - Department of Romance Languages & Literatures - University of Florida - 170 ASB Gainesville - FL32611 - Fax : 00.1.352.392. 5679 - E-mail : [gaycros@rll.ufl.edu](mailto:gaycros@rll.ufl.edu))

Une section japonaise, de 40 membres, est présidée par M. Hiroshi Mino, qui publie une revue annuelle bilingue, dont le numéro 5 est paru en mai 2002: Études camusiennes (personne à contacter : M. Hiroshi Mino - 110-8-702 Misasagi-cho - Nara-shi - 631-0803 Japon - E-mail : [mino@cc.nara-wu.ac.jp](mailto:mino@cc.nara-wu.ac.jp)).

Archives et documentation

Le fonds Albert Camus est consultable au Centre de Documentation Albert Camus (Bibliothèque Méjanès - 8 / 10, rue des Allumettes - 13090 Aix-en-Provence). Contacter Marcelle Mahasela (Tél. : 04.42.25.94.97 — Fax : 04.42.25.94.47